

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'envie de vivre

Jean Larose

Volume 40, numéro 3 (237), juin 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31834ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Larose, J. (1998). L'envie de vivre. *Liberté*, 40(3), 103–105.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1998

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

JEAN LAROSE

L'ENVIE DE VIVRE

Voici le temps des tueurs. Ceux qui sauront tuer froidement et manier le tranchant de belle allure, qui auront une dégaine généreuse en vies d'autrui seront admirés et enviés.

Le temps du remords est passé, c'est le plus renversant. Reste la belle épouvante.

Un écolier en descend un autre pour lui prendre ses *Reebok*. Ou il lui fait sauter la tête — voyez les murs de la classe éclaboussés de cervelle, le professeur qui s'enfuit en hurlant — parce qu'il lui a dit qu'il était gros, ou qu'il a fait de l'œil à sa blonde, ou que son père est l'ami du père d'un autre qui lui a fait une remarque vexante. Ou pour rien, c'est la même chose.

Ce n'est pas le mépris ou l'ignorance de l'autre qui sont en cause dans ces homicides. Mais comment appeler une négation de l'autre allant de pair avec une entière identification à cet autre — qu'il n'y a qu'à tuer pour naître enfin? Ces meurtriers ne sont évidemment pas encore nés. Puisque je suis lui, je ne serai moi que si je le supprime. Le meurtrier de John Lennon ne pensait pas autrement, lui qui signait du nom de sa victime depuis plusieurs mois.

Prendre la vie, y pense-t-on? On ne semble plus douter de pouvoir faire et défaire le voyage en tous sens.

Rewind, eject. Un écolier appuie un revolver sur sa tempe devant ses amis, et tire, en riant, sur la gâchette, elle est bien bonne, il est tordant. Qui a tiré? Il n'aura jamais su ce que c'était que la mort.

C'est fou, on dirait qu'on tue pour rien. Apparence trompeuse, bien sûr, mais elle a de quoi tromper, comme le soleil de Mikhalkov, qui séduit l'espoir de la victime au jour du supplice.

On tue les yeux renversés vers l'intérieur. La victime ne reçoit de son assassin qu'un regard blanc d'aveugle. On tue pour voler — peu de chose ou la vie? En vérité, c'est toujours la vie qu'on prend, ou plutôt qu'on voudrait prendre. Et ceux qui ont tué pour prendre la vie font des adeptes — qui leur empruntent cette manière follement souveraine de plonger — comme un poignard — au cœur des choses.

Arracher la vie à pleines mains d'une poitrine béante, quelle ivresse, quel enfantement de soi-même.

C'est l'*Alien* des écrans populaires. L'étranger, l'autre absolu, le radicalement autre a pondu un œuf dans ma poitrine. Il vient au monde à travers mon thorax, ce monstre baveux tout en muqueuses, dans un affreux craquement d'os broyés et d'ignobles pets de vessies crevées. Comme pour Damiens, le débile qui avait essayé de tuer Louis XV avec son canif. Le pauvre, lui aussi, ce jour-là, comme tout le monde, il *assistait* à son supplice, il n'en revenait pas. Il observait ses membres qu'on découpait, criait, puis regardait encore un peu ce qu'on lui faisait, puis criait, puis regardait... Il était bien d'accord pour mourir, mais le plus étonnant à la fin, et surtout bien longtemps avant la fin, c'était de durer, sans réplique à la longue, pas même un mot de repentir, car il n'y a pas de repentir qui tienne contre le va-et-vient d'une scie dans son épaule. Il aurait bien voulu, Damiens, assister au spectacle de son supplice avec les autres, mais sa place était sur la scène, il fallait qu'il y

reste, pour que les autres voient bien ce qu'on lui faisait, les trous, les coupures, les brûlures, l'énervation, l'essorillement. Il s'étonnait de ne pas pouvoir abrégér ce cirque en mourant une bonne fois. Son regard allait de ses membres qu'on charcutait au public qui le conspuait, comme pour dire: bon, bon, j'ai compris, nous sommes d'accord, cessez donc avec vos tenailles et vos aiguillons répétitifs, concluez à la fin! Pauvre Damiens, il ne lui restait peut-être même plus l'idée que sa mère ne l'avait pas mis au monde pour ça.

Elle qui lui avait, comme on dit, donné la vie, aurait-elle pu, dans la foule qui contemplait avidement le supplice, succomber avec les autres à l'illusion qu'on lui prenait la vie, à son fils?

Pour prendre la vie d'autrui, gravement ou légèrement, avec appareil de haute justice ou sans états d'âme, dans l'hésitation tragique ou sans souci, ne faut-il pas pouvoir croire cette vie à portée de la main? À portée de fusil, la vie, le plus enviable des biens? Le voleur, fût-il le Roi, ignore que son poing ne pourra se refermer sur la vie qu'il enlève, qu'il ne pourra repartir avec cette âme, son forfait accompli. Le souffle, la couleur, l'allant des choses lui font envie. Il les vole et s'il a tué pour les prendre, c'est pour leur donner un supplément d'âme. La vie du sacrifié a cessé de faire obstacle.

Tuer, il suffisait d'y penser!

On s'en étonne à tort. Cette vie dépensée comme un feu d'artifice sert de présentoir aux objets volés, de scène du sacrifice à l'humiliation vengée, d'écrin vital à l'ennui d'un paresseux qui se mourait de cannibalisme contrarié — et les augmente de tout son infini supprimé d'un trait.